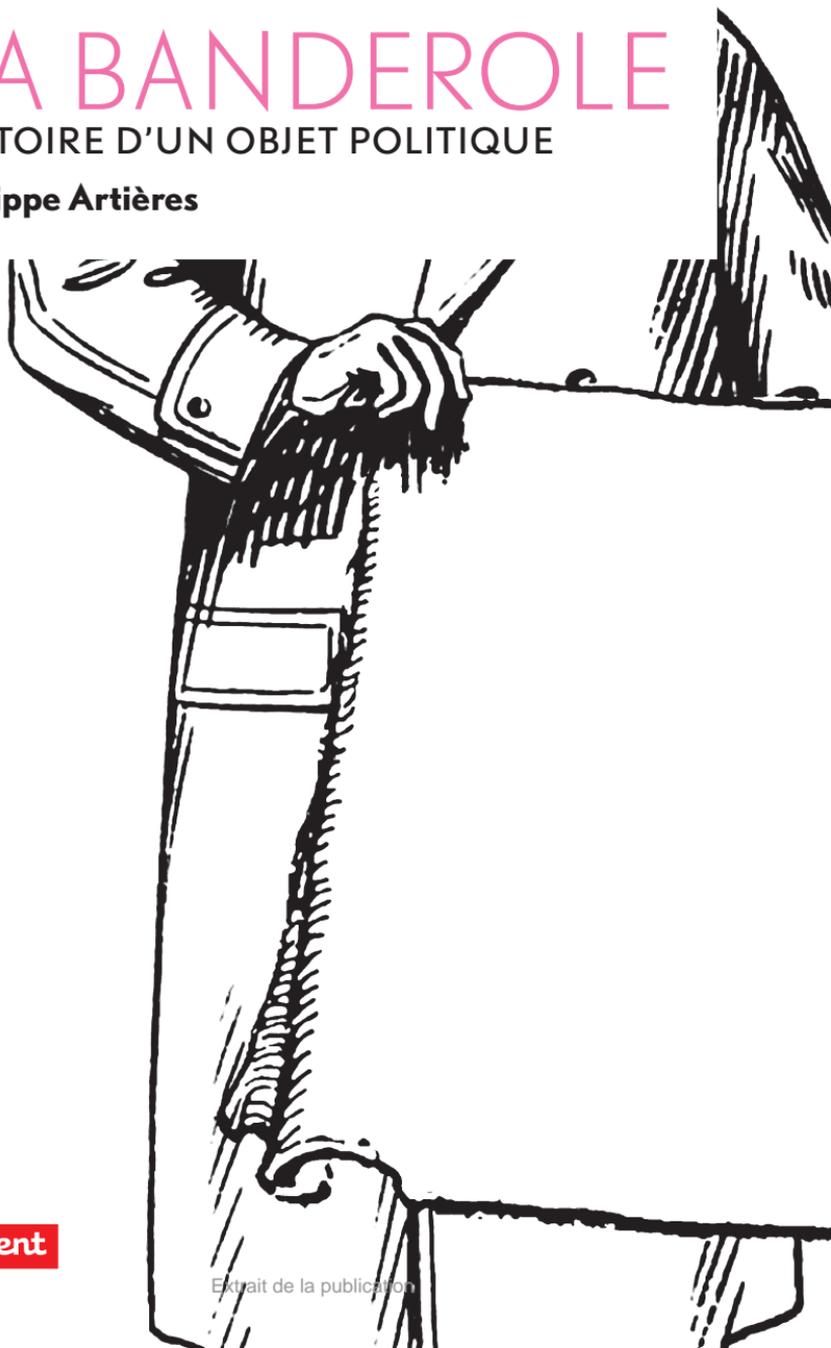




# LA BANDEROLE

HISTOIRE D'UN OBJET POLITIQUE

**Philippe Artières**

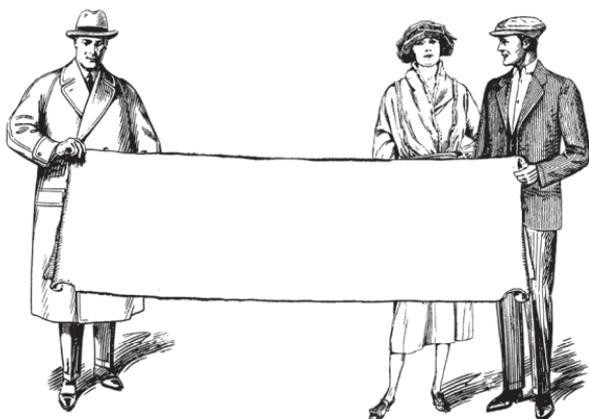


**autrement**

Extrait de la publication

Collection « Leçons de choses »

**Une histoire vivante, dont les objets  
sont les personnages inattendus.**



## LA BANDEROLE

De l'écharpe des suffragettes aux poitrines nues des Femem, des slogans étudiants de Mai 68 écrits en lettres rouges au drapeau de Solidarność, du portrait de l'homme tombé « pour la cause du peuple » aux slogans d'Act Up projetés sur les murs de la ville, la banderole peut prendre mille et une formes. Instrument politique s'adressant au pouvoir pour revendiquer ou dénoncer, appelant au ralliement à une cause ou simplement informatif, cet objet à la plasticité incroyable est de tous les soulèvements populaires du XX<sup>e</sup> et du XXI<sup>e</sup> siècle. Une histoire matérielle et incarnée des luttes contemporaines.

**Philippe Artières, inventif historien, est directeur de recherches au CNRS.**

Illustrations de couverture : Laurent Rivelaygue

# La banderole

## Leçons de choses

Une collection dirigée par Christophe Granger

Les objets sont le lieu d'une mémoire silencieuse. Compagnons de vie, personnages inanimés des histoires de famille, marqueurs des appartenances sociales, ils portent sans le dire la trace du temps, des goûts et des humeurs dont est fait le tissu de nos existences. À qui veut bien poser sur eux un regard désaccoutumé, ils forment ainsi l'archive vivante de nos musées imaginaires. Des jouets de l'enfance aux sex-toys, du bibelot empoussiéré à l'étoile jaune de Vichy, tous racontent une histoire individuelle et collective à la fois, une histoire de la vie quotidienne et des faits de société. L'apparition d'un objet, ses détournements, ses redécouvertes ou encore les modalités de son obsolescence (où sont passés les chapeaux d'antan ?) trahissent des bouleversements historiques d'envergure.

C'est toute l'ambition de cette collection que de proposer, sur les traces de cet « infra-ordinaire » qui ravissait Perec, un voyage au pays des objets.

*Toutes les photographies sont issues du fonds de l'agence Magnum.*

*La coordination éditoriale de cet ouvrage a été assurée par Chloé Pathé.*

© Éditions Autrement, Paris, 2013.

[www.autrement.com](http://www.autrement.com)

Philippe Artières

# La banderole

Histoire d'un objet politique

Éditions Autrement – Collection **Leçons de choses**

Extrait de la publication



## Ouverture De l'ordre à la contestation

Tendue entre deux platanes pour annoncer la fête prochaine au village. Tenue à bout de bras sur un boulevard par huit manifestants dans un cortège syndical. Attachée sur la façade d'une école primaire pour dénoncer les expulsions d'enfants sans papiers. Ou plus loin, là, sur le même trottoir, indiquant le changement de propriétaire de la boulangerie. La banderole est de ces objets qui ont pour fonction d'être vus, mais que, paradoxalement, nous ne voyons plus tant ils nous sont familiers. Elle entre dans la composition d'un décor, d'un second plan que l'œil néglige. Invisible banderole, pourrait ainsi s'intituler la présente entreprise.

Voilà pourtant un objet qui habite nos villes et les traverse de part en part. Formée d'une bande de textile marquée de quelques mots tracés, imprimés ou peints, la banderole participe de ce que l'épigraphe italien Armando Petrucci définit comme des écrits exposés<sup>1</sup>. Avec d'autres accessoires, plaques commémoratives, enseignes,

néons et écriteaux des commerces, panneaux signalétiques et plaques de nom des rues, mais aussi affiches, peintures publicitaires et graffitis, elle assure la présence de l'écrit dans l'espace public. Elle appartient ainsi pleinement à une histoire contemporaine de l'écrit dont les formes ne cessent de se renouveler.

De la colonne Morris du second XIX<sup>e</sup> siècle, cherchant à régir l'affichage des spectacles, à l'abribus avec son écran lumineux sur lequel défilent en leds les dernières brèves de l'Agence France-Presse, de la machine à écrire à l'iPad, les objets écrits évoluent. Ils composent une histoire. Certains disparaissent, de nouveaux s'imposent. Qui se souvient qu'il y a peu encore on affichait sur la maison des morts un faire-part sous lequel était placé, ouvert sur une table, un cahier de condoléances ? Qui se souvient qu'avant les grands panneaux publicitaires, les mérites de tel ou tel produit étaient peints à même le mur aveugle d'un immeuble ? Qu'avant les années 2000 les taxis parisiens ne portaient pas de publicité sur leur carrosserie ? Que Paris était équipé d'un système de courrier dit pneumatique dont seule témoigne une scène du cinéma de François Truffaut ?

### **Du civil et du militaire**

La banderole, elle, semble douée d'une singulière pérennité. Depuis son apparition moderne, au début du XX<sup>e</sup> siècle, l'objet perdure et la technicité qu'il réclame n'a pas beaucoup varié. Faite sur un tissu généralement blanc, elle mobilise de la peinture, du fil, une aiguille et des piquets de bois. Qu'on la porte ou qu'on la fixe à un support (des grilles, une balustrade, une façade), elle est quasi identique. Et c'est bien ce semblant d'immutabilité que ce livre explore.

Sans doute la nature même de la banderole y est-elle pour quelque chose. Car elle est, parmi les écritures exposées, un écrit éphémère. Contrairement à la plaque commémorant la mort d'un résistant au moment de la libération de Paris, la banderole n'est pas visible en tout temps. Étroitement liée à la rue, elle appartient à un théâtre, celui du politique, c'est-à-dire de la vie de la cité, qui ne s'y tient pas quotidiennement. Elle fait l'événement ; elle le signale ; elle dit la fête, la guerre, la grève. Bref, la banderole est un outil qui toujours varie en fonction des circonstances de son usage. Il serait dommage, par conséquent, de figer par avance son analyse dans une forme dominante sans envisager l'ensemble des déclinaisons qu'elle a pu connaître depuis le XIX<sup>e</sup> siècle et même plus tôt encore. Car si, comme outil de contestation, accessoire indispensable de la manifestation en particulier, elle n'a existé qu'à partir du début du XX<sup>e</sup> siècle, elle eut, avant et pendant ce même siècle, bien d'autres usages.

De l'étymologie de la banderole, Littré fait le diminutif de « bandière », qui signifie « bannière, pavois » ; en termes militaires, un front de bandière est une « rangée et [un] alignement des drapeaux et des étendards en tête d'une armée ou d'un camp ». Le *Grand Dictionnaire Larousse* de 1874 précise, quant à lui, qu'il s'agit d'une « pièce d'étoffe longue et étroite, ordinairement divisée vers le bas, et qu'on attache au haut d'un mât ou d'une simple hampe, pour servir d'ornement ». C'est aussi le nom donné anciennement à une planchette de bois ou de tôle, sur laquelle les marchands de bois ou les charbonniers étaient obligés d'indiquer le prix de leurs marchandises. Historiquement, la bannière, le drapeau, l'étendard, l'enseigne, l'oriflamme, le gonfalon, qui forment l'arbre

généalogique de la banderole, sont des signes de ralliement à une même cause ; tous disent la fidélité au pays ou au corps auquel on appartient. Mais ils recouvrent, en réalité, deux ordres distincts : le drapeau relève de la société civile ; la bannière, de l'univers militaire. L'usage d'attacher à une hampe une pièce d'étoffe ornée d'images, de symboles et d'emblèmes (parfois de lettres) remonte à la plus haute antiquité ; les Assyriens auraient eu cette pratique en peignant une colombe en mémoire de celle que Noé lâcha de l'arche. Dans la Bible, au Livre des Nombres (I, 52), c'est sous le terme hébreu de *degel* qu'elle est évoquée ; chacune des trois tribus en avait une ; pour l'étendard, le terme *nem* était utilisé et désignait un signal particulier qui avait pour but, en cas d'attaque, de rassembler immédiatement les hommes pour le combat.

De cette longue histoire, la banderole est l'héritière. Elle lui doit une double origine, civile et militaire, et la nature de ce qu'elle est : un ensemble parfois composite d'écrits portés et le plus souvent déplacés dans l'espace, derrière lequel on marche parce qu'il fait identité et ralliement. En cela, et parce que la multitude paraît former sa marque de fabrique, nous ne craignons pas d'étudier, dans les pages qui suivent, non sans nuances, la bannière, le drapeau, le pavillon, le T-shirt, voire l'écharpe du supporter de football.

### **Du sacré et de la conquête**

Toutefois, pour comprendre la banderole et les pratiques auxquelles elle est attachée, il faut aussi la rendre aux origines sacrées qu'elle puise dans le Moyen Âge chrétien. En 1414, semble-t-il, la canonisation de saint Roch en inaugure l'usage ; sur la bannière était représenté le

saint. On peut se demander dans quelle mesure ces pratiques ne seraient pas en rapport avec le phylactère, ce petit morceau de parchemin sur lequel les juifs écrivaient quelques passages de l'Écriture et qu'ils s'attachaient au bras ou au front. De même faut-il songer, chez les chrétiens, à ces petites banderoles dont usaient les artistes, dans la peinture religieuse, pour faire figurer sur leurs toiles les paroles, souvent des extraits de la Bible, prononcées par le personnage représenté. Plus ou moins complexe, ce dispositif, auquel les bulles de la bande dessinée ont assuré une descendance, prend l'apparence d'une bande de textile qui virevolte dans l'espace du tableau. « La bande étroite usitée dans les anciens tableaux, dessins et gravures, et sur laquelle on inscrivait les paroles que les personnages de la composition étaient censés prononcer ; cette bande s'appelait aussi rouleau », dit le *Grand Dictionnaire Larousse*. Ces deux usages soulignent un rapport étroit au corps, qu'il s'agisse d'écrits qui en sortent ou dont il est le support.

Reste que la parenté la plus décisive demeure celle qui noue la banderole au drapeau. Imposée peu à peu, cette parenté fait d'elle un objet qui organise, qui ordonne. Dans un rassemblement, un défilé, une marche, elle n'a pas seulement pour fonction d'informer le spectateur mais elle aide les acteurs eux-mêmes à se situer. Elle fait repère dans la foule, elle jalonne l'espace. Et ce balisage est aussi conquête. Avec ses écrits, la manifestation s'empare de la ville, comme les fantassins du champ de bataille ; les commerçants marquent leur nouvelle propriété ; l'occupant affirme sa domination, avec ses oriflammes et ses drapeaux, tandis que les révolutionnaires occupent symboliquement les lieux de pouvoir. La banderole est bien une arme, ou tout au moins un

instrument pour asseoir son autorité, faire pression ou produire une tension.

Les usages artistiques auxquels elle a donné lieu en témoignent. L'artiste Daniel Buren pour l'ouverture du Centre Georges-Pompidou réalisa ainsi une œuvre intitulée *Les Couleurs*, qui reprenait cette idée de conquête : six mois durant, il fit placer quinze drapeaux de son célèbre motif à rayures sur des toits de Paris que le visiteur du Centre pouvait voir soit à l'œil nu soit avec une longue-vue installée sur la terrasse<sup>2</sup>. En 1975, dans plusieurs quartiers de New York (SoHo, Chinatown ou Wall Street), Buren avait déjà réalisé la pièce *Seven Ballets in Manhattan* : pendant sept jours des « artistes » sillonnaient un quartier en ayant « pour instructions de marcher en file indienne le long de chemins préétablis en portant des panneaux sur lesquels Buren avait accroché, au recto et au verso, ses habituels arrangements de bandes verticales blanches et colorées<sup>3</sup> ». Les témoins rapportent que les « artistes » étaient sans cesse interpellés par les passants qui voulaient connaître la signification de ces panneaux et de cette déambulation. Par ses œuvres et par la manière dont il leur fait prendre possession d'un espace, Buren a parfaitement saisi cette double force de la banderole.

Et à sa suite, on peut estimer que le succès de la banderole à la période contemporaine, sa formidable présence à travers le monde tient en partie à cette double appartenance : au régime à la fois de l'ordre et du sacré. À l'appui de cette thèse, on rappellera que la bannière était en droit médiéval l'enseigne sous laquelle marchaient ceux qui devaient le service militaire au seigneur et par métonymie, précise le *Dictionnaire historique de la langue française Robert* (1995), l'ensemble des vassaux rangés sous cette enseigne. Mais,

comme on le verra, dans ses usages et ses variations contemporaines, la banderole est également un instrument de subversion : elle vient sans cesse soit affronter, soit concurrencer, soit même tenter de recouvrir de son étendue l'écriture monumentale, celle du pouvoir précisément détenteur de cette double dimension.

### **Des luttes graphiques**

La présence massive de banderoles dès la révolution russe de 1905 et lors de presque tous les soulèvements populaires du xx<sup>e</sup> siècle et du début du xxi<sup>e</sup> siècle, y compris en Chine en 1989 ou lors du Printemps arabe de 2011, relève de ces luttes graphiques. La banderole oppose ses écrits fragiles et éphémères à d'autres. Elle ne vient pas seulement contester des écrits ; elle impose de nouvelles écritures. Si bien que « lever bannière », c'est aussi mener une guerre graphique. Il ne s'agit évidemment pas de nier qu'une révolte est également un affrontement physique, qu'on s'y bat, qu'on y meurt parfois. Mais nous voudrions ici tenter de penser la banderole autrement. Non comme un simple accessoire mais comme un véritable acteur, au même titre que certains acteurs humains des soulèvements, grèves, manifestations ou révoltes. Le rôle de cet acteur de tissu apparaît variable : central dans un certain nombre d'événements de l'histoire politique et sociale (Mai 68 en France, le mouvement Solidarność en Pologne, la lutte contre le sida à la fin des années 1980 ou encore les actions des supporters de football aujourd'hui), qui constitueront la matière de ce livre, il peut aussi être plus périphérique.

S'agissant de la manifestation, par exemple, Danielle Tartakowsky, dans son ouvrage devenu classique *Le pouvoir*

*est dans la rue*<sup>4</sup>, identifie quatre formes distinctes : les manifestations-processions, les manifestations-pétitions, les manifestations-insurrections et la levée de masse. Chacune d'elles ne mobilise pas le rapport aux écrits avec la même intensité. Dans la procession politique qui se tient sur des lieux saints, comme le mur des Confédérés ou la place Jeanne-d'Arc, le cortège est dépourvu d'interlocuteur ; sa fonction est de construire une image de groupe, note l'historienne. Ces manifestations sont donc l'occasion d'exposer des écrits identitaires qui ne s'adressent pas au pouvoir. La banderole porte le symbole du groupe ; elle en brandit publiquement le nom ; mais il n'y a là nulle volonté d'affrontement. Les banderoles des défilés syndicaux du 1<sup>er</sup> Mai sont exemplaires de cette occupation ritualisée de la rue. Dans le cas des manifestations-pétitions, en revanche, les banderoles entendent s'adresser au pouvoir : les manifestants signalent « à l'État des problèmes auxquels il convient de s'attaquer » ; les écrits de tissu se font alors le relais matériel et visible de revendications patiemment élaborées. La lisibilité est de mise, c'est une adresse publique. Il en est tout autrement avec l'insurrection. C'est contre le pouvoir que s'élèvent les banderoles. Et c'est par conséquent aux inscriptions officielles qui l'affirment dans la ville, des plaques de rue aux statues, qu'elles s'en prennent. Elles visent à s'y substituer dans un affrontement où sont déployées toutes leurs dimensions, civile, militaire et sacrée. Enfin, la levée de masse, qui est une réaffirmation de l'ordre menacé, assigne à la banderole une autre fonction. Soucieux de se substituer au pouvoir défaillant, les partisans du pouvoir en reprennent les symboles et les mots. C'est un événement de reconquête graphique, pourrait-on dire. La banderole prolonge ici

l'usage du défilé militaire en vigueur lors des grandes cérémonies de rassemblement, comme peuvent l'être les fêtes nationales ou les commémorations annuelles. Elle renforce l'ordre graphique mis à mal ; elle réaffirme et remet en mouvement les slogans étatiques. Sous leur apparente similitude, les usages de cet objet de tissu se révèlent ainsi d'une formidable richesse ; ils jettent du sens, autrement, sur les pratiques des hommes.

### **Des médias**

Or, si la banderole constitue un objet précieux à nos yeux, c'est précisément qu'elle traverse l'histoire contemporaine, qu'elle accompagne ses divers événements, grands et petits, et qu'elle porte, sur la période qui s'étend de la révolution russe de février 1905 à aujourd'hui, un éclairage inédit sur l'histoire sociale de l'écriture. Un double éclairage, même. Car elle est à la fois l'objet qui agit au moment de l'événement et celui qui, portant la signature de ce qui se joue, en enregistre et en fixe durablement l'existence. Un lien singulier unit en effet l'histoire de la banderole et l'histoire des images. Cette relation tient sans doute au fait que la banderole apparaît pour les médias de masse comme une légende intégrée dans l'image ; quelques mots qui résument, cristallisent une souffrance, une espérance, une déception, une indignation... Une fois tus les cris et les chants de la manifestation, elle est ainsi une source qui demeure. Avec le tract, l'image de la banderole compose une trace privilégiée de l'événement ; elle permet d'en prolonger la présence et de le rendre à nouveau agissant... Ces usages médiatiques de la banderole n'ont rien d'anecdotique. Ils pèsent en effet sur ceux qui les produisent. Soucieux d'étendre leur présence, de faire vivre publiquement

la cause qu'ils portent, ces derniers vont se mettre à fabriquer des objets ou à inventer des usages qui se révèlent adaptés aux nouveaux médias, comme nous tenterons de le montrer. Si les acteurs de la prise du palais d'Hiver lors de la révolution d'Octobre en Russie ne pensaient pas leur geste en fonction du cinéma muet, ni les grévistes du Front populaire de 1936 en fonction de l'objectif du photographe, il s'instaure, après la Seconde Guerre mondiale, un jeu évident de l'un avec l'autre : la banderole doit être successivement photogénique, filmable, numérisable... On a beaucoup insisté en 2011 sur l'importance des captations par la technologie numérique du soulèvement des peuples arabes et de leur relais sur les réseaux sociaux ; sans doute n'en a-t-il jamais été autrement. À coup sûr, l'écrit exposé change au cours du temps selon qu'il doit être vu en une d'un journal, sur un téléviseur, l'écran d'un ordinateur ou celui d'un téléphone mobile. L'histoire matérielle de la banderole, sa capacité à mobiliser dépend ainsi de sa possibilité d'être représentée et des outils disponibles de diffusion de son image<sup>5</sup>.

Un long cortège de revendications passe sous nos yeux ; il compte successivement des viticulteurs, des peuples opprimés, des ouvriers, des mineurs, des étudiants, des homosexuels, des femmes, des enseignants, des travailleurs sans papiers et tant d'autres, mais ce cortège ne défile pas que dans la rue, il s'expose également sur du papier journal, sur un film argentique ou encore sur un écran... C'est donc aussi une histoire du *voir* et de *l'être vu* que cet ouvrage propose. Faire l'histoire de la banderole est en cela tenter de saisir l'évolution de la perception de l'écrit dans nos sociétés, de la manière dont on s'empare de son

pouvoir, dont on cherche à l'utiliser et dont on le met en scène. À côté de la savante histoire de l'écriture, en somme, celle chaotique, fragmentaire des usages de l'objet écrit.



## Rome, 2012

*C'était un samedi de janvier 2012. J'achevais un séjour d'un an à Rome ; j'étais ce jour-là au Teatro Valle Occupato, en plein centre-ville ; nous préparions une soirée de lecture de poésies. Le théâtre était occupé par des professionnels – comédiens, techniciens, metteurs en scène, auteurs, administrateurs –, soucieux de défendre ce lieu historique au moment où il était menacé.*

*Nous voulions pour ce spectacle une banderole avec le célèbre vers de Rimbaud : « Faim, soif, cris, danse, danse, danse, danse ! » Nous nous étions donné rendez-vous à midi au théâtre. Laura avait acheté, après discussion par e-mails, un coupon de coton blanc ; il mesurait au moins un mètre et demi par deux... autant dire que c'était une belle pièce.*

*Quand je retrouvai Laura à l'heure dite, le foyer du théâtre était quasi vide. Une femme, aperçue au café quelques minutes plus tôt, faisait les comptes de la recette de la veille derrière une table. Laura m'expliqua que cette femme-là savait écrire à la bombe, qu'elle était l'auteur de la grande banderole*

*exposée dans la dernière galerie de la salle, où l'on pouvait lire en rouge sur fond blanc « Abolissons la prudence ». Une fois la trésorerie faite, la spécialiste serait bientôt disponible.*

*Alors on entreprit de trouver la peinture, mais un doute apparut une fois la bombe aérosol dénichée : ne valait-il pas mieux choisir la peinture au pinceau ou bien la technique du pochoir ? Je courus alors chercher des cartons chez les commerçants du coin. Pas facile, mais je trouvai ce qu'il nous fallait chez un marchand de chaussures. Le carton des croissants du café faisait aussi l'affaire.*

*Survint alors Martina, comédienne et danseuse au large sourire qui ne parlait pas français, mais maniait, au dire de Laura, très bien le pinceau. C'est elle qui, désormais, serait la calligraphe. On abandonna la bombe. On sortit des coulisses un pot de peinture noire à moitié plein. On se mit sur la scène du théâtre ; là, on serait mieux, sous les projecteurs, en pleine lumière, nous dit Martina.*

*Mais il nous fallut trouver la citation, on avait en effet une hésitation sur l'ordre des mots. Laura passa une série de coups de téléphone, envoya quelques SMS. Enfin, on eut le texte exact. Se posa la question de la taille des lettres : fallait-il écrire en capitales ou en minuscules ? On trancha pour les minuscules, plus élégantes, mais le dernier « danse » serait plus grand. Cette décision prise, l'heure de la pause déjeuner arriva. La banderole commençait à exister, mais la salade de riz attendait. Mon impatience amusait Martina qui mangea tranquillement son repas. Elle occupait le théâtre depuis plusieurs semaines, elle avait appris la patience et l'économie des forces ; elle savait comment faire.*

*Lorsqu'on remonta sur le plateau, on chercha des journaux pour les placer sous le drap blanc afin de ne pas tacher le parquet précieux du Teatro Valle – Mozart avait marché*

## Table des matières

Parcours photo-graphique .....	5
Ouverture. De l'ordre à la contestation.....	17
<i>Rome, 2012</i> .....	29
Un corps écrit .....	33
<i>Nancy, 1972</i> .....	49
Banderole générale.....	53
<i>Santiago du Chili, 2007</i> .....	69
L'autre drapeau .....	73
<i>Londres, 1986-2008</i> .....	89
Contrer le silence et la mort .....	93
<i><a href="http://egalite.animale.free.fr/militer.html">http://egalite.animale.free.fr/militer.html</a>, 2012</i> .....	111
L'arène.....	113
<i>Littoral varois, 1985</i> .....	129
Épilogue. Vers une extension de la guerre graphique .....	133
<i>Au musée, 1935-2005</i> .....	137
Chronologie partielle et subjective de l'écrit exposé contestataire (1907-2012).....	140
Éléments bibliographiques.....	147
Notes .....	149
Remerciements .....	156
Biographie de l'auteur .....	157

Achévé d'imprimer en janvier 2013  
par Grafica Veneta, Italie,  
pour le compte des Éditions Autrement,  
77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris.  
Tél. : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12.  
N° d'édition : L.69EHAN000895.N001. ISBN : 978-2-7467-3542-2  
Dépôt légal : avril 2013.